

# LA BIBLIOTHÈQUE NOIRE

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.  
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.  
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*,  
2011.  
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.  
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.  
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.  
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.  
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.  
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.  
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.  
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*,  
2014.  
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.  
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*,  
2014.  
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.  
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.  
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.  
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.  
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.  
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.  
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.  
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.  
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.

(Suite en fin d'ouvrage)

Cyrille Martinez

LA BIBLIOTHÈQUE  
NOIRE



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2018.  
ISBN : 978-2-283-03115-5  
ISSN : 2110-0713

## 1. UN LECTEUR EN DANGER



J'avais décidé de m'offrir un séjour dans la plus grande et la plus ancienne bibliothèque du pays. Je partais un peu à l'aventure, sans avoir réservé d'ouvrages ni établi de liste. Pour tout dire, je n'avais même pas consulté le catalogue. J'allais à la Grande Bibliothèque la tête vide, mains dans les poches, me persuadant que, sur place, il y aurait forcément un livre fait pour moi.

Ce livre, je ne connaissais pas son titre, je ne savais pas de quoi il parlait, je ne savais pas à quoi il pouvait ressembler. Tout ce que je pouvais en dire, c'est que je ne l'avais jamais lu. Lui, en revanche, avait une idée de qui j'étais. Il avait pris connaissance de mon profil de lecteur. Mes goûts et mes attentes ne lui étaient pas étrangers.

Un livre m'attendait à la Grande Bibliothèque et j'avais la faiblesse de croire qu'il avait été écrit spécialement pour moi.

Avant d'en arriver là, je m'étais livré à une sorte d'inventaire de ma bibliothèque personnelle, tirant un par un les volumes des étagères, caressant les couvertures lisses, tramées, brillantes, mates, poussiéreuses, dégueulasses

(au passage je fis un peu de ménage). Je ne m'étais pas lancé dans cette opération par plaisir, pour me remémorer mes lectures, pour apprécier la richesse de ma collection ou pour faire une sorte de bilan (et encore moins pour faire le ménage). Non, en examinant ma bibliothèque, j'espérais mettre la main sur un livre que je n'avais pas encore lu.

Il m'était déjà arrivé d'en extraire comme ça un ouvrage que je ne pensais pas avoir, ou que j'avais simplement oublié. Je l'ouvrais et dès les premières lignes l'affaire était entendue : voilà exactement le livre qu'il me fallait. Pour avoir vécu ça à plusieurs reprises, je doute que ce type d'apparition soit le fruit du hasard. Le phénomène s'est produit trop souvent pour parler de coups de chance. Je crois plutôt que ces livres-là avaient su se faire discrets, ils avaient attendu leur heure, ils avaient guetté le moment où je serais libre pour me tomber dans les mains. J'en suis venu à penser que ce ne sont pas toujours les lecteurs qui choisissent leurs livres : dans certaines circonstances, ce sont les livres qui choisissent leurs lecteurs.

Cette fois-ci, au bout de trois jours de recherche, rien n'est sorti de ma bibliothèque. Cela signifiait que je n'avais plus rien à lire, plus le moindre texte, pas même une plaquette, pas une revue, pas un article, c'était affreux. Je devais trouver de la matière, et vite : ma vie de lecteur en dépendait.

Avec ses quatorze millions de documents imprimés, la Grande Bibliothèque aurait certainement une solution à m'offrir. Une chance sur quatorze millions, ce n'était pas gagné d'avance.

Avant de me rendre à la Grande Bibliothèque, je n'avais pas pu m'empêcher de me documenter. J'avais, au cours de recherches en ligne, trouvé un texte en libre accès qui retraçait l'histoire de la Grande Bibliothèque. Je n'étais pas arrivé à savoir si ce texte relevait de l'histoire ou de la littérature. Mais il m'inspirait confiance. J'avais envie de le croire sur parole. C'était peut-être de la littérature, et alors ? Un bon livre de littérature, dit-on, comporte plus de vérité qu'un mauvais livre d'histoire.

J'y avais appris que, dans le milieu de la lecture, on ne dit pas la Grande Bibliothèque, mais plutôt la Bibliothèque. D'autres, au ministère, au sommet de l'État, la surnomment : le Joyau, la Merveille, le Trésor national. Le mot *Trésor* doit être pris au pied de la lettre. On parle là d'un trésor véritable, le trésor de la langue nationale, la richesse du patrimoine écrit, l'ensemble des imprimés publiés dans le royaume et en république qui, sauf pour des prêts exceptionnels, ne sont pas autorisés à quitter le territoire.

Je sais qu'il y a aujourd'hui deux manières de parler du Trésor. Avec respect et admiration, ou bien emphase et ironie.

La première façon vient des garants de l'institution, de ses utilisateurs savants, tous ceux qui ont de bonnes raisons de considérer qu'il s'agit bel et bien d'un trésor. Il suffit de se rendre aux expositions régulières de ses documents rares et précieux pour s'en assurer. Comment ne pas trouver merveilleuses ces éditions soignées, ces livres aux reliures remarquables, ces publications éphémères, ces lettres manuscrites, ces livres d'enfants, ces éditions d'artistes ? Comment ne pas admirer les pièces du Trésor ?

La seconde manière est employée par des bibliothèques plus petites, reléguées au rang de subalternes, au mieux d'établissements associés. On la retrouve aussi dans les publications à compte d'auteur, tous ces livres sans éditeur qui, malgré leurs tentatives incessantes d'accéder à la légitimité, se voient refuser l'entrée au catalogue ; et sont amers et déçus d'être pris pour des ouvrages sans qualités.

Ceux qui raillent son prestige et attaquent son pouvoir présumé, ceux qui contestent sa capacité à consacrer certains livres et à en éliminer d'autres doivent savoir que la Bibliothèque n'a pas toujours été puissante et riche. Le Trésor a commencé petit. Au début, ce n'était ni un trésor ni même une bibliothèque. Pour l'avoir lue, je peux dire que l'histoire de la création de la Bibliothèque est une histoire ancienne et drôle. Presque aussi ancienne et drôle que la lecture publique, qu'elle a pratiquement inventée.

Avant l'invention des bibliothèques, les lecteurs devaient se procurer des ouvrages par leurs propres moyens. Lisaient ceux et seulement ceux qui possédaient leurs propres *librairies*. Il fallait être riche pour avoir de la lecture. Il fallait être riche pour être un lecteur. Tout le monde n'avait pas les moyens de se payer des ouvrages en vélin enluminé, et l'usage voulait qu'on ne prête pas ses manuscrits sinon à des proches (dans tous les cas, on ne prêtait qu'aux riches).

Une fois qu'il avait pris goût à la lecture, qu'il avait compris tout le bénéfice qu'il pouvait tirer de cette activité, élément de distinction sociale et culturelle, mais surtout une fois qu'il avait pris conscience d'être atteint de cette maladie incurable appelée la lecture, le riche lecteur mettait tout en œuvre pour se procurer des ouvrages. Sa quête consistait à alimenter sa collection en nouveautés afin d'avoir des semaines et des mois de lecture devant lui. Petit lecteur, bon lecteur, grand lecteur, on mesurait l'importance d'un lecteur à la taille de sa *librairie* – ou, selon l'expression moderne, de sa *bibliothèque personnelle*.

Au Moyen Âge, un jour qu'il faisait gris et que l'orage couvrait, un moine déposa les 917 manuscrits de sa collection dans une salle accessible, sous certaines conditions, à d'autres lecteurs. La Bibliothèque était née et, avec elle, l'idée que la lecture devienne accessible au plus grand nombre. Les livres ne relevaient plus uniquement de la propriété privée. On pouvait envisager de lire d'autres manuscrits que les siens, d'autres textes que ceux dont on s'était rendu propriétaire.

– Intéressant, fit le Roi. Le Roi c'est moi, et moi je décide que dans mon royaume nous allons faire une bibliothèque royale, un fabuleux trésor, un trésor fait de livres. Il sera protégé, conservé, maintenu en état afin d'être communiqué aux publics et transmis aux générations suivantes. Moi, je décide que les livres seront acquis à titre onéreux, en puisant dans les caisses du royaume. Les ouvrages seront reçus également par dons. On mettra la main sur les héritages des bibliophiles et des érudits, et aussi sur ceux des nobles et des savants. On soudoiera les écrivains et les ayants droit pour obtenir leurs archives, leurs manuscrits, leurs brouillons, leurs correspondances. S'il le faut, on procédera à des confiscations. On s'appropriera les biens du clergé, les bibliothèques des émigrés, sans oublier les collections des princes. L'accroissement des collections de la Bibliothèque Royale se fera aussi par pillages, sur lesquels on fermera les yeux au nom d'un intérêt supérieur. On mettra en place toutes sortes de stratagèmes. On pourrait par exemple établir un décret obligeant les imprimeurs à déposer un exemplaire de chaque ouvrage imprimé dans le royaume. Cela s'appellera le dépôt légal, et ce sera bien pratique pour enrichir les collections sans déboursier un sou. Pour acquérir les documents précieux, on organisera des dîners de levées de fonds. Me vient une idée de mise en scène : on installe les mécènes à des tables bien mises, on leur sert le repas d'un grand chef, le bon vin coule à flots, au moment du dessert on fait l'éloge du mécénat, et personne ne s'en va sans nous laisser quelque chose. Tous les moyens seront bons pour alimenter le Trésor ! Cela demandera du temps

et de l'argent, mais ce n'est pas un problème. Du temps on en a, on a l'éternité devant nous, et de l'argent on en trouvera. Contrairement à ce qu'on dit, il y a toujours de l'argent caché dans le royaume, il suffit juste de savoir où chercher, et à qui le soutirer.

Après le Roi, le Trésor revint à l'État, qui dit :

– L'État est désormais le garant de la Bibliothèque. Nous allons donc nationaliser le Trésor. La Bibliothèque Royale est morte, vive la Bibliothèque Nationale. Nous allons regrouper toutes les publications, de la plus commune à la plus rare. Notre mission : constituer un patrimoine et le conserver en l'état. Nous acquerrons ce qui sort en librairie, et nous comblerons les lacunes en achetant de l'ancien.

Comme la Bibliothèque Nationale a absolument besoin d'espace supplémentaire, on pousse les murs, on revoit l'architecture, on trouve des solutions de rangement, on s'équipe de rayonnages mobiles, on met en place des systèmes permettant de rapprocher les rayonnages individuels frontalement l'un contre l'autre sur des rails. Malgré toutes ces astuces, les magasins restent engorgés, la situation devient intenable, on est au bord de l'explosion, et franchement on ne sait pas comment les choses auraient tourné sans l'intervention du Président lettré.

Comme on lui expose le problème, il réfléchit, relève un sourcil et déclare :

– Maintenant la Bibliothèque Nationale, c'est moi, et moi je décide de faire construire une bibliothèque d'un genre nouveau. Je vois une bibliothèque très grande, qui puisse prendre en compte toutes les données du savoir, dans toutes les disciplines, et les communiquer au plus

grand nombre. Cette bibliothèque accueillera des scolaires, des lycéens, des chercheurs, des travailleurs, des chômeurs. Tous doivent pouvoir accéder à un appareil modernisé, informatisé, et être en capacité de trouver immédiatement le renseignement dont ils ont besoin. Cette Grande Bibliothèque, c'est un cadeau que je fais à la Nation.

Il a suffi que le Président s'exprime pour que le projet soit lancé, le site choisi, le concours d'architecture ouvert. Des candidats se présentent, le Président examine les projets, il pointe l'index sur le nom d'un architecte et déclare : c'est lui. Le jury s'incline. L'architecte remporte le concours.

À partir de là, le déménagement est acté, la Bibliothèque Nationale est amenée à quitter son site historique dans le centre ancien, qui ne permet plus l'accroissement des collections et ne répond plus aux nouvelles normes de sécurité et au Code du travail, pour s'installer dans un bâtiment neuf : quatre immenses tours de verre à l'esthétique à la fois classique et minimaliste, posées sur une esplanade construite dans un bois exotique, entourant un jardin en creux.

Les documents s'en vont, les personnels se voient dans l'obligation de suivre, sans grande gaieté de cœur. Ils se sentaient bien dans le centre historique, un peu à l'étroit, c'est vrai, les bureaux par exemple étaient unanimement jugés trop petits, les espaces de travail peu ergonomiques, mais cette localisation au cœur de la capitale présentait de

nombreux avantages : très bien desservie (bus, métro, RER) et située dans un environnement agréable (restaurants, magasins, parcs, jardins). Les personnels font part de leur crainte de se retrouver dans un quartier excentré, industriel et mort. Ils n'ont pas, mais alors pas du tout envie de travailler là-bas, sur une parcelle isolée. Sans compter qu'on pourrait perdre des lecteurs, avez-vous seulement pensé à ça ? Et s'ils ne trouvaient plus le chemin de la Bibliothèque ? Et s'ils délaissaient le nouveau site, au prétexte qu'ils le jugeraient excentré, difficile d'accès ? Imaginez. Plus de lecteurs ? Une salle de lecture déserte ? Ce serait catastrophique. On vous pose la question : une bibliothèque sans lecteurs, qu'est-ce que c'est ? comment ça s'appelle ? Eh bien ça s'appelle toujours une bibliothèque, tranche la Direction, péremptoire comme d'habitude.

Malgré les protestations, les luttes, malgré la multiplication des actions et les assemblées générales, malgré les menaces de grève, les tracts, les pétitions, malgré les échanges virulents et les mots féroces, la Direction ne cède pas, elle confirme sa position : le déménagement aura bel et bien lieu. Il faut dire que les contestataires se sont vu opposer un argument de poids : en déménageant, la Bibliothèque Nationale changera de dimension, elle deviendra la Grande Bibliothèque. Esprits mesquins, que répondez-vous à ça ?

À leur place, je n'aurais su que répondre. Eux non plus, ai-je cru comprendre, car le chantier a commencé dans un silence qui valait approbation. Le Président, vieux, malade, est alors à l'article de la mort et, pour qu'il puisse voir la Grande Bibliothèque achevée, pour qu'il puisse l'inaugurer,

tout est mis en œuvre afin que le bâtiment soit livré dans les temps.

Le bâtiment est construit à la hâte, des défauts de conception entraveront longtemps son bon fonctionnement, mais passons, voici le Président, il inaugure l'établissement, une plaque est posée, la Grande Bibliothèque est ouverte.

La Grande Bibliothèque est créée dans un quartier de la capitale légèrement excentré, en bordure du fleuve opaque. Son arrivée a pour effet de transformer une ancienne gare de marchandises en un pôle innovant, brillant, attractif. Voilà des adjectifs qui claquent. Pour ma part je ne les aurais pas associés à la lecture publique (en même temps je ne suis pas du métier). En tout état de cause, ils ont été vendeurs auprès de banques de financement, de gestion, de services financiers ; ils ont produit leur effet auprès des leaders de l'épargne salariale, également ciblés. Tous se sont sentis tellement en phase avec ces adjectifs qu'ils n'ont pas hésité à quitter leurs sièges sociaux pour s'installer dans des bâtiments d'acier et de verre, signes de leur puissance et de leur volonté de rester à la pointe de la recherche et de l'innovation. À tort ou à raison, ils ont cru gagner en compétitivité. Moralité : ne jamais sous-estimer la force de conviction des adjectifs *innovant, brillant, attractif*.

Poursuivons dans ce registre. Allons-y sans crainte. Parlons peu, parlons bien. Parlons partenariat université-entreprise. Disons que des universités ont été invitées à se regrouper de manière à former un campus, et même mieux, un campus d'excellence, hybride et vertueux. Campus d'excellence donc, qui va constituer une véritable interface entre le milieu universitaire et les secteurs professionnels les plus porteurs.

Pour la détente des salariés et des étudiants, on a construit des parcs en pelouse synthétique auxquels on a donné des titres de poèmes, de romans, d'essais philosophiques, ethnologiques, sociologiques, historiques. Le ministère des Sports s'est établi dans le quartier, entraînant avec lui des fédérations affiliées. Les rez-de-chaussée des immeubles ont été loués à des enseignes de prêt-à-porter. Une grande chaîne de produits de beauté y a installé une boutique. Des franchises de restauration rapide ont profité des loyers attractifs pour ouvrir de nouveaux points de vente. Suivront des cabinets d'architectes, un centre d'art, une librairie, une boutique spécialisées dans les sports de glisse, plus un vendeur de pianos, plus un multiplexe de seize salles.

Dans les cafés et les petits restaurants fleurissent des rangées de livres pour faire joli : petites collections décoratives et dépressives, pauvres écrits que personne ne consulte, que personne ne feuillette, que personne ne touche, et qui dépérissent et vieillissent prématurément sous l'œil indifférent des clients qui leur préfèrent la lecture du menu. S'agit-il de trompe-l'œil ? Serait-ce des livres sur papier peint ? Non, ce sont bien des livres physiques. Des livres morts.

De l'avis général, ce nouveau pôle constitue une grande réussite. Du côté des architectes et des pouvoirs publics, on se félicite d'avoir créé un lieu rayonnant, généreux, ouvert. Les tours grises, les hangars, le port industriel, les rues mal foutues, le paysage de tôle et de zinc, on ne veut plus en entendre parler, sinon à titre de comparaison, pour faire briller l'existant, dire à quel point c'est nettement mieux maintenant qu'on a tout reconstruit.

Quelques années plus tôt, des poètes avaient fait l'éloge de ces rues qui ne menaient nulle part. Ces rues où les poètes prenaient plaisir à se perdre ont été transformées en voies claires, voies piétonnes, voies passantes, comme les aiment les commerçants d'aujourd'hui. On a tout fait pour oublier la tôle, le zinc et les poètes cheminant dans les rues cernées de foyers d'accueil. On a raconté qu'à force de traîner dans des chemins qui ne menaient nulle part les poètes avaient fini par disparaître pour de bon, ce qui est une manière commode de les éliminer de l'histoire. Je dirais pour ma part que ce paysage de tôle et de zinc que traversaient travailleurs et poètes n'a pas totalement disparu. Pour le retrouver, on peut toujours se plonger dans les livres. Je sais de quoi je parle, je passe ma vie dedans.



Selon mes informations, la Salle de lecture de la Grande Bibliothèque connaît actuellement une forte affluence. Pour s'assurer de trouver une place, mieux vaut s'y rendre dès l'ouverture.

À neuf heures moins cinq, je traverse l'avenue pour gagner le parvis de bois gris clair où se trouve un bloc blanc appelé multiplexe : seize salles pour autant de films en exclusivité. *Multiplexe* est un mot récent qui veut dire cinéma. Cela n'annonce rien de bon. Je préférerais cinéma. Un jour, peut-être, le mot *bibliothèque* sera jugé caduc. On le remplacera par un autre. Je préfère ne pas être là pour entendre une telle chose.

Sur le parvis circulent des individus en uniformes anthracite, noirs, navy. Un gobelet à la main, casque plaqué sur les oreilles, ou bien l'esprit au téléphone, ils sont en train de régler des détails relatifs à l'organisation de leur journée, ils profitent de leurs derniers moments de liberté pour écouter de la musique en consommant des boissons énergisantes. Je leur trouve l'allure et le style de cadres ou d'employés, mais qui me dit que ce ne sont pas des lecteurs ? Certainement

pas moi, qui prétends en être un. Car qui sait reconnaître un lecteur quand il est au téléphone et qu'il boit un soda énergisant ? Comment reconnaître un tueur sans son arme ? Et un lecteur sans un livre ? Je n'en sais rien, une fois de plus. La seule chose que je sais, c'est que nous allons tous dans la même direction. Nous dépassons le multiplexe, le vent se lève, des tours se dressent, je respire, mon cœur bat, j'avance encore, *quatre tours de verre à l'esthétique à la fois classique et minimaliste* : la Grande Bibliothèque.

La première tour comprend les romans, la famille des romans. S'y trouvent les vieux romans classiques, les classiques contemporains, les romans à succès sur le moyen ou long terme, toute la sous-famille des romans légitimes, à laquelle s'ajoute l'ensemble des sous-genres romanesques : Romans au Passé, au Présent, Romans pour l'Avenir ; Romans de Fans, Épopées Sportives, Fables Technologiques, Uchronies ; Écritures de Soi, Confessions Bouleversantes ; Récits Nationaux, Régionaux, Urbains, Suburbains, Ruraux, Apatrides ; Romans avec Policiers et Vampires ; Romans Qui Font du Bien, Inoffensifs, Super Sympas ; Romans Caractériels, Énervés, Fous Furieux ; Romans Obèses, Bavards, Interminables ; Romans à Lire dans le Train, à Déguster chez Soi, Confortablement Installé dans un Fauteuil, dans un Lit d'Hôpital. De manière plus surprenante, cette première tour comprend également des essais qui entendent répondre en termes clairs à des questions de société, aider à son épanouissement personnel ou, en une petite centaine de pages, te fournir les clés du succès. Enfin la tour renferme un fonds de poésie classique et de recueils de textes de chansons populaires récentes. Malgré la

présence d'essais, de poésies et de *lyrics*, cette première tour est communément appelée la Tour des Romans.

La deuxième tour regroupe les sciences au sens large : sciences dures, physiques et naturelles, sciences de la Terre, mais aussi sciences humaines et sociales, auxquelles s'ajoutent la criminologie et le droit, l'histoire des techniques et des technologies. Cette tour accueille aussi la fiction qui découle de l'ensemble de ces sciences, le complète ou y répond : c'est ainsi qu'on trouvera ici la science-fiction, la biofiction, les opéras géophysiques, les spéculations posthumaines, les utopies et les hétérotopies. Logiquement, cette deuxième tour a été baptisée la Tour des Sciences et des Humanités.

Contrairement aux deux précédentes, la troisième tour n'est pas consacrée au stockage et à la conservation d'espèces appartenant aux grandes et petites catégories de la connaissance. Elle contient des genres très divers mais qui ont en commun d'appartenir à des niches ou à des super-niches de la littérature générale. Qu'ils soient dépourvus de caution scientifique ou qu'ils manquent de légitimité intellectuelle, ce sont des livres secondaires, qui semblent non pas avoir été écrits mais plutôt bricolés : manuels périmés, traités improbables, catalogues déments, théories sauvages, livres fous, inadmissibles, lourdement handicapés, en proie à des maladies incurables. Toute une série de publications dont le propos est obscur, la composition étonnante, le genre problématique et la langue bizarre. Voici la Tour des Inclassables.

La quatrième tour bénéficie d'une protection toute particulière : c'est là que sont conservés les documents rares et précieux, estampes, bibles, parchemins, éditions

de qualité ou documents d'une grande valeur historique. Dans cette quatrième tour, on trouve également les bibliothèques d'écrivains que la Grande Bibliothèque a achetées ou reçues en don. Plus encore que les autres, cette dernière tour fait l'objet d'un contrôle étroit de la température et de l'hygrométrie. Sans même parler d'incendie, une simple bactérie peut se révéler destructrice pour ces documents précieux. Officiellement, cette tour porte le nom de Tour du Patrimoine. Mais quand ils en parlent, les employés et les lecteurs disent simplement : la Réserve.

Cette répartition des collections n'est pas simplement le fait d'un rangement par espèces, elle correspond aux taux de rotation des ouvrages.

Ceux de la Tour des Romans sont de loin les plus demandés : entre 1 000 et 1 500 volumes sont en moyenne consultés chaque jour. Le lectorat se compose d'étudiants, d'enseignants, de chômeurs, d'actifs, de retraités, de lycéens. Ils viennent s'enquérir d'un ou de plusieurs ouvrages susceptibles de répondre aux questions qu'ils se posent, de satisfaire leur curiosité, d'assouvir leur soif d'apprendre, ou de leur procurer un plaisir de lecture. Ce sont les Lecteurs de Romans, c'est-à-dire des personnes pour qui la lecture se limite strictement au genre romanesque. Bien sûr, il leur arrive de se montrer sensibles aux éditions rares, aux tirages de tête, aux exemplaires annotés par des écrivains renommés, pourvus de jolies dédicaces, signes d'une amitié intellectuelle entre deux sommités. Mais ce goût esthétique pour l'objet-livre ne saurait les détourner de leur principal sujet d'attention : le récit, les personnages, l'histoire qui nous emporte et nous fait voyager,

qui amuse ou tourmente, distrait, interpelle, instruit, édifie, conforte, inquiète, interroge ou rassure. De leur point de vue, seul un roman mérite qu'on y consacre du temps, seul un roman vaut le coup d'être lu. Les Lecteurs de Romans sont non seulement exclusivement intéressés par un genre, mais par un nombre réduit de titres à l'intérieur de ce genre. Les meilleurs romans sont les plus lus, et une idée couramment répandue veut que ce soit justement parce qu'ils sont les plus lus qu'ils sont les meilleurs. La lecture extensive prévaut : ici les lecteurs lisent beaucoup mais rarement deux fois le même ouvrage. Sauf circonstances exceptionnelles, mort d'un romancier ou anniversaire de sa mort, les lecteurs de la Tour des Romans ne reviennent jamais sur un texte.

Aux dernières nouvelles, entre 200 et 300 volumes quittent chaque jour la Tour des Sciences et des Humanités pour se retrouver entre les mains d'un public de chercheurs, d'étudiants ou d'amateurs éclairés. Les ouvrages de la Tour des Sciences font l'objet d'études approfondies. On les lit doucement, en prenant des notes, n'hésitant pas s'il le faut à revenir en arrière, à parcourir plusieurs fois un même chapitre, une même page, un même paragraphe, afin de saisir au mieux la formulation d'un concept, la mise au clair d'une idée complexe. Un titre peut être demandé et lu trois ou quatre fois, voire davantage, par un même lecteur. Contrairement à la tour des Romans, dans celle des Sciences on pratique la lecture intensive.

Le jour où plus de 100 volumes sortiront de la Tour des Inclassables en l'espace de vingt-quatre heures sera

à marquer d'une pierre blanche. À l'image du contenu de la tour elle-même, son lectorat est varié, hétérogène, difficile à cerner et plus encore à décrire : citons pêle-mêle et sans souci d'exhaustivité les chercheurs qui travaillent sur des niches, les particuliers soucieux de retrouver la publication d'un grand-oncle farfelu, les amateurs de poésie expérimentale, plus tout un éventail de curieux, d'asociaux, de malades, de paumés, de bizarres. Les modes de lecture sont si divers qu'il est presque impossible de dégager une constante : les lecteurs studieux côtoient ceux qui feuilletent, certains viennent pour découvrir un texte qu'on ne peut trouver ailleurs, d'autres semblent avoir commandé un livre au hasard, tapant sur le catalogue le premier mot qui leur passe par la tête, sélectionnant la première référence venue, avant de s'asseoir, de poser le livre sur la table, de l'ouvrir et de piquer du nez dès le premier paragraphe.

Si les livres de la Tour du Patrimoine sont de loin les moins consultés, c'est en raison des conditions d'accès. Il faut adresser une demande préalable au Conservateur en chef en précisant ses motivations, en joignant un CV, et en n'oubliant pas de préciser son institution de rattachement, ses publications, ses travaux de recherches. Dans le cas où la demande serait acceptée, la consultation aura lieu dans une salle réservée, sous la surveillance d'un membre du personnel qui s'assurera du bon respect des règles : prise de notes avec un crayon gris, interdiction d'utiliser un stylo ou un feutre, port de gants de soie, temps de consultation limité. Les lecteurs des trois premières tours ne doivent pas se faire d'illusions ; la Tour du Patrimoine n'est pas pour eux. Il n'y a guère que les érudits, les savants, les lettrés et

les chercheurs qui sont en droit d'accéder aux fonds patrimoniaux. On ne vient pas dans la Tour du Patrimoine pour lire mais pour se documenter, pour avancer ses travaux, et aussi, l'expérience l'a prouvé, pour commettre un larcin.